

Les filles de l'internat

*L'avenir reconstruit le passé mais n'efface pas la nostalgie.
Au contraire, il la multiplie, l'enchanté, la désespère.*

Pascal Jardin

Anne-Marie Steullet-Lambert

Les filles de l'internat

Les années secrètes



ÉDITIONS
CABÉDITA
2017

REMERCIEMENTS

L'auteure et l'éditeur tiennent à témoigner toute leur gratitude à la Municipalité de Moutier et à Swisslos - Culture Canton de Berne / Conseil du Jura bernois qui ont accordé leur aide à la publication de l'ouvrage.

L'auteure remercie de tout son cœur sa petite-fille Aline Mertenat, étudiante, qui a saisi le texte à l'ordinateur.



AVERTISSEMENT

Les personnages de ce livre ont existé. La vie et les mœurs décrites correspondent à celles du milieu du XX^e siècle. Certains noms propres ont été modifiés.

Couverture : Photo Eric Caboussat et coll. de l'auteure

© 2017. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-785-6

La découverte

Parti de Rennes ce matin aux aurores, le train roule vers Paris. S'il ne rencontre pas d'embûches majeures, il conduira son monde à la gare Montparnasse. La voie réserve quelques surprises aux voyageurs; disons qu'elle n'est que superficiellement rétablie. On guette le régime berceur du *tatame, tatame* que chantent les roues sur les rails. À tout moment et sans avertissement, il cesse. *Tata... me, tata...* Le convoi ralentit durant une ou deux minutes et repart. Dans le wagon, Anna observe la mine apeurée de certains voyageurs ou des soupirs d'impatience. Ou des rouspétances remâchées à mi-voix.

Anna a tout loisir de lire un nom de localité sur les placards souvent à moitié démolis, pendouillant de travers sous l'avant-toit des petites gares de campagne. Ce qui l'a frappée le plus tristement ce sont les villages dont une partie est détruite, les champs creusés de trous profonds – dégâts des bombes? –, des arbres étêtés au milieu des prés, un écriteau : « Danger! Défense de pénétrer » planté au bord d'une surface barricadée.

Parfois sur de longs tronçons, le convoi cahote lentement gratifiant les wagons de petites secousses, s'arrête, dehors, des ouvriers se concertent, interviennent alentour, munis d'outils, puis on repart à un rythme normal de *tatame, tatame...*

Les voyageurs ne sont pas nombreux dans cette voiture aux bancs de bois usés et inconfortables mais, chose bizarre, chacun est encombré de gros sacs, de valises tenues fermées par des courroies, ou une ficelle, valises dont les serrures disloquées ne servent à rien. Bagages de pauvres. D'ailleurs, ces gens sont modestement vêtus, ils quittent sûrement leur campagne. Les

dames qui se veulent chic portent un chapeau démodé et des sacs fripées qu'elles tiennent serrées contre elles.

Un contrôleur passe modulant un renseignement qu'on écoute sagement : il n'y a pas de wagon-restaurant, au Mans, le convoi fera une pause de dix minutes à la gare et les personnes qui le désirent pourront descendre du train afin de se ravitailler en eau, limonade et autres boissons. On perçoit à l'intérieur par-dessus les *tatame, tatame* et les grincements de la machinerie, comme une grande respiration libératoire, un vague remuement de soulagement tandis que les voyageurs trouvent la force de redresser dos et épaules. Certains se lèvent déjà, vont aux fenêtres, guettent ladite gare inespérée auparavant.

– Bon, a dit le contrôleur, nulle charrette convoyant quelque pique-nique ne passera dans le couloir, il faut sortir. Pourtant la guerre est finie a objecté une dame à chapeau...

– Finie, finie... oui, et vous pensez que la SNCF a eu le temps et surtout l'argent nécessaires à rééquiper ses moyens de transport? Allons, chère madame, la prochaine fois que vous emprunterez nos lignes, ce sera chose faite. Merci de votre compréhension.

L'homme s'en va en souriant.

Anna s'apprête à quérir de l'eau. Elle a faim. Des sandwiches l'attendent dans son sac de voyage. Elle est debout et aperçoit une grand-maman lui faisant signe de s'approcher.

– Mademoiselle, dit la dame, je ne peux pas descendre sans aide. Vous seriez aimable de m'apporter une bouteille d'eau minérale, ainsi je n'encombrerai pas les allées et venues. Et elle lui glisse de la monnaie dans la main.

Sur le quai, un chariot que pousse un jeune homme criant «eau minérale, limonade, bière, vin...» chargé de bouteilles sur deux étages. On s'étonne qu'il soit si bien achalandé, on enchaîne sur «notre pays dévasté, nos terres méconnaissables, nos villages détruits, quelle calamité!»

– Plus loin c'est pire, lance quelqu'un. J'y ai fait une visite la semaine dernière...

Les langues se délient, des conciliabules s'improvisent tandis qu'Anna passe en tête de la file – sur l'invitation des hommes qui attendent leur tour devant le chariot. «Tiens donc, ces messieurs ont conservé la galanterie d'avant-guerre, pense notre Bretonne. Car pendant les hostilités, c'était à moi la tarte, tant pis pour les autres...»

Tout ce monde respire un grand coup, se dégourdit les jambes et remonte dans le wagon. Anna tend sa bouteille à la grand-maman qui l'invite à venir prendre place près d'elle.

– Je vais avaler mon casse-croûte et je reviens, madame.

Nos voyageuses ne sont pas éloignées l'une de l'autre et bientôt, la jeune fille s'étant déplacée, elles papotent en regardant le paysage défilant sous leurs yeux. Le ciel est bleu, l'air est doux, ce qui fait dire à Anna que c'est bien dommage de s'enfermer dans cette voiture bringuebalante...

– Oh, moi... ce n'est pas un voyage d'agrément, raconte la dame âgée, je vais chez ma fille afin de lui rapporter... (ici, elle baisse le ton) des choses, disons des objets de valeur qu'elle avait placés chez nous. Pour tout vous dire, nous avons enterré dans notre jardin ce que nous voulions soustraire à l'ennemi au cas où il envahirait, fouillerait, pillerait notre maison. Or donc, nous avons creusé un trou profond, de nuit... Ah! quand j'y pense... de nuit car nous nous méfions de nos voisins. Notre fille avait pu profiter de l'aubaine. Ensuite nous avons dû partir dans la Drôme. En laissant tout.

– Et dans quel état avez-vous retrouvé votre bien ?

– Quelques carreaux cassés, des résidus de bivouac dans le jardin, nous ne pouvons pas nous plaindre. Quant aux objets cachés dans le sous-sol, tout était intact. Ouf, c'est du passé! Et chez vous, mademoiselle ?

– Rien de détruit. Une chance. Mais nous avons dû héberger un commando allemand qui surveilla jour et nuit les alentours.

J'y pense, nous allons nous quitter à Chartres si j'ai bien compris? demande Anna. C'est là que je changerai de train. Mais vous dites, chère madame, c'est du passé. Il n'y a que quatre mois que nous connaissons la paix...

La voix du contrôleur interrompt là ce bref entretien. Il annonce l'arrivée prochaine en gare de Chartres. Quatre mois après quatre longues années durant lesquelles on ne pouvait pas voyager, excepté pour effectuer des missions spéciales et doté de moult autorisations. Le convoi ralentit, croise un train rapide, ralentit encore tous essieux grinçants, redémarre, s'arrête. Un homme rouspète qu'il a manqué sa correspondance, il s'en va chercher des explications mais une voix s'élève :

– Prenons notre mal en patience, exhorte-t-elle à la cantonade.

Et poursuit :

– Vous préféreriez avoir les Boches dans vos maisons? Ah, ils ne se sont pas gênés... mais bon aujourd'hui ils l'ont sur le museau!

Des sourires s'épanouissent ici et là, on retrouve son punch et sa gaudriole d'antan, nous revoici Gaulois en chœur, heureux de bavarder tous en même temps, de se répéter en famille que nous nous sentons frères sans le dire, une communauté, comme avant le cauchemar, mieux ou plus frères et quelqu'un entonne le *Chant des partisans*¹ : « Ami, entends-tu le vol noir / Des corbeaux sur nos plaines / Ami, entends-tu les cris sourds / Du pays qu'on enchaîne... » que tous les voyageurs reprennent à l'unisson. C'est pathétique.

Il flotte dans l'air de ce train toussant sur les voies on ne sait quel enthousiasme de fraternité retrouvée. Le moment restera en suspens dans les mémoires. Un homme âgé s'est levé, il a prononcé ces mots avec un sanglot dans la gorge ; il poursuit :

¹ Paroles de Maurice Druon et Joseph Kessel, voir « Annexe ».

– Ces années perdues, ce fut l’horreur... mais nous voici ensemble et c’est magnifique!

Anna a chanté, la grand-maman a chanté et elle essuie une larme en demandant :

– Où étiez-vous, mademoiselle, durant ces années de guerre ?

– Chez nous, sur les côtes de Bretagne. Si j’ose... vous-même, madame ?

– Au début dans notre maison proche de Laval, c’était difficile, nous craignons jusqu’à notre entourage admiratif des menées hitlériennes. Très rapidement les vivres se firent rares. Puis nos deux fils sont partis au front. Nous, les parents, fûmes sommés d’évacuer. Heu, dites-moi, parlez-vous breton ? Chez nous, c’est notre première langue. Ces dernières années, elle nous a particulièrement bien servi (elle rit doucement). Ils enrageaient les autres, je veux dire les Teutons, de ne pas comprendre notre Bretagne bretonnante.

Puis elle regarde la jeune fille dans les yeux et interroge :

– Mais pour vous qui êtes jeune, est-ce pareil ?

– J’ai seize ans, répond Anna. Oui, oui, au village, nous ne parlons que le breton. Je devais partir pour la Suisse où je vais maintenant étudier, je devais partir plus tôt, mais dites-moi, qui osait partir ? Laisser sa famille ? Non, on ne pouvait pas s’y résoudre. D’ailleurs mes parents ne me lâchaient pas.

– Comme je vous comprends !

Puis elle dit en breton :

– Nous n’oublierons pas l’explosion de patriotisme et de joie que nous venons de vivre ensemble. Je veux parler du *Chant des partisans* repris en chœur spontanément ici, chanté très fort par des personnes que le hasard a réunies dans ce véhicule anonyme. C’est le Vieux Pays, ses coutumes, et sa langue, notre socle millénaire qui nous tiennent liés... oui, c’est notre terre qui s’est exprimée. Nous ne nous connaissions pas mais soudain nous nous sommes reconnus ! Mademoiselle, n’oubliez jamais ce moment extraordinaire.

Elles en restent là, muettes, émues.

Passé le chef du train avisant :

– Prochain arrêt Chartres, tout le monde descend !

Un grand remue-ménage d'effets qu'on rassemble, de sacs trimballés, de valises traînées plus que portées emplît la voiture. On se quitte presque à regret, inconnus d'un même peuple.

Anna cherche la voie conduisant à Paris-Montparnasse. Elle se faufile entre des cohortes de gens qui se croisent, des voyageurs lestés de bagages s'informant des horaires. Par moments, c'est la cohue devant des panneaux tous provisoires car écrits à la main. À quoi ou à qui se fier ? En cherchant bien on distingue sur les quais grouillant de monde quelques rares agents de renseignement. On sent qu'un trafic organisé se met lentement en place. Pour Paris, Anna doit attendre une grosse demi-heure. Elle est fatiguée quand un long convoi arrive on ne sait d'où, tout est chamboulé, elle se dépêche de monter à bord transbahutant toujours son fourbi. Quel changement ! Ici les voitures sont équipées d'un beau mobilier fait de banquettes capitonnées, espaces pour les colis, crochets pour les sacs, tapis au sol, pare-soleil aux vitres.

Le train roule bientôt sans à-coups, rapidement dans un paysage moins délabré sous les yeux étonnés des voyageurs. On voit dans le lointain la flèche de la fameuse cathédrale chantée par Péguy.

Anna est attendue dans un endroit précis, indiqué par un dessin de sa tante Sophie qui la recevra chez elle, un répit de deux jours avant son départ pour la Suisse. Tante Sophie est la sœur de Maria Valésa, maman d'Anna, et ancienne professeure au collège qui attend notre Bretonne.

Tout à coup éclate dans le wagon comme un cri du cœur : « Paris ! » Les voyageurs se sont exclamés d'une seule voix comme s'ils apercevaient le centre du monde, ou quelque pays de cocagne. Un paradis ? Tous applaudissent. Ils exultent. C'est encore un signe de convivialité, de retrouvailles bien que

le public ait changé; de campagnard, il est devenu citadin. On célèbre tous la fin des hostilités à sa manière.

La nuit tombe déjà, ce 26 septembre 1945. Anna trouve le lieu du rendez-vous fixé par sa tante. Et c'est la rencontre après toutes ces années durant lesquelles on communiquait par écrit sans être sûr que le courrier arriverait à bon port. Elles s'embrassent, la tante serre sa nièce dans ses bras, elles rient, elles pleurent, ce moment est magique.

– Viens ma chérie, tu me raconteras à la maison; toute la famille t'y attend.

Encombrées des bagages, elles se dirigent vers le métro. Le long de ce parcours sinueux, elles suivent un cortège qui s'en va lentement cahin-caha quasi à rebrousse-poil d'une onde de gens venant en sens inverse. Le quai d'une longueur interminable, fleuve d'humains aux mines affairées ou rieuses, tendues vers un but invisible, renvoie les voyageurs à une impression de paix que rien n'aurait troublée. Une impression d'avant-guerre, de légèreté, de liberté. Tante Sophie toujours volubile s'extasie devant sa nièce.

– Tu es devenue une demoiselle... il y a si longtemps... tu verras tes cousin et cousine, Paul et Nathalie, adolescents qui t'attendent et se réjouissent de ta venue, ils te conteront par le menu nos péripéties. As-tu des photos de tes parents, de ta sœur? Ta présence et ce que tu me dis me rassurent au sujet de leur santé et de la vie en Bretagne. Nous aurons deux jours à disposition, c'est bien cela, puis tu repartiras?

Elles sont debout, serrées dans un coin du métro avec les inséparables valises; elles sont de la même taille bras dessus, bras dessous, se souriant, ballottées aux arrêts et départs quand la tante fait remarquer qu'on ne pouvait pas laisser ces encombrants bagages à la consigne de Montparnasse car Anna partira d'une autre gare pour la Suisse.

Tout naturellement, tante Sophie veut donner du courage à Anna qui est en route pour une terre inconnue, une expérience ardue peut-être, que sait-on?

– C'est un bon pays, des gens parfois naïfs mais pas méchants. Une bonne école dont le baccalauréat est reconnu en France, enfin... partout. Nous arrivons, petite, es-tu fatiguée ?

– Tout va bien, ma tante. Je suis contente d'être parmi vous. N'empêche que mentalement Anna se pose maintes questions. La tête lui tourne un peu...

En Nuithonie, septembre 1945

Chers parents,

Tante Sophie à Paris voulait vous téléphoner après mon départ. Je pense que vous avez reçu les premières nouvelles, la suite de mon voyage s'est très bien passée. Je dois un mot de remerciement à ma tante; je le fais aujourd'hui. Elle m'a magnifiquement reçue et mes cousins Paul et Nathalie furent fort joyeux. Ils ont beaucoup grandi et donc changé. Je pense que vous les verrez bientôt arriver car leur visite en Bretagne figure parmi leurs premiers projets de cet automne.

Ici, je me familiarise avec le règlement de la Maison, les professeurs, et mes nouvelles compagnes qui m'ont très bien accueillie. À ma surprise, la moitié des élèves parlent allemand, quelques-unes italien, les autres français. Mais toutes sont priées de parler en français car elles sont ici pour apprendre notre langue. Elles sont arrivées de Zurich, Berne, Bâle, St-Gall, Lucerne ou de Locarno et Lugano pour les italophones. Ces dernières sont très sympathiques et amusantes !

Nous sommes dimanche matin, après la messe, libres d'employer notre temps à notre guise. Aussi presque toutes les filles écrivent à leur famille ou amis – pardon : amies car je remarque déjà que les liaisons masculines ne sont pas les bienvenues. C'est même prohibé. Le règlement est assez sévère et nous ne pouvons pas sortir en ville comme nous l'entendons. J'attends de voir les choses à plus longue échéance afin de vous renseigner à ce sujet.

Je vous mets mon horaire des cours en annexe, vous constaterez que je ne m'ennuie pas. Dans notre classe de vingt-deux élèves, je ne suis pas la

seule âgée de seize ans. Mes compagnes ont pour le plus grand nombre 15 ans, mais quelques-unes 16 ans, l'une a même 17 ans.

Pour ce premier cours, nous sommes réparties en trois classes parallèles. Il paraît qu'au fil des années, le nombre d'élèves par classe diminue si bien que pour le baccalauréat nous serons regroupées en une seule classe. Beaucoup de filles vont jusqu'au diplôme en trois ans, d'autres ne restent que deux ans. En général on compte vingt à vingt-deux bachelières chaque année, italophones, romandes et alémaniques mélangées. Ces dernières, ai-je remarqué, qui devraient abandonner leur jargon nommé schwytzertütsch, en usent et abusent à l'insu des maîtres, ce qui fait que je l'apprends sans en avoir l'air. Je vous dis en passant que je suis mal préparée pour l'allemand (Hochdeutsch, celui-là), il faut que je le travaille beaucoup si je veux être à flot. Et puis, l'amour des mathématiques ne m'est pas tombé sur la tête en passant la frontière, hou là là... Je m'applique. Deux mots encore sur l'organisation du collège. Il est reconnu par l'État, le directeur est professeur laïc ici et à l'Université; plusieurs de nos maîtres on le même statut (prof à l'uni ou dans un collège de la ville). Les sœurs ursulines s'occupent de l'internat, dirigé par une supérieure. Un grand nombre de sœurs nous donnent aussi des cours, surtout la littérature, les langues, l'histoire, la géographie. On ne badine pas avec le règlement: pas de sortie libre en ville exceptions faites pour des rendez-vous chez un médecin ou un dentiste. Nos parents peuvent venir nous rendre visite! J'en saurai davantage pour mes prochaines missives.

J'espère que vous allez bien ainsi que Franceska et je vous embrasse tous.

Anna

P.S. Veuillez me dire combien de temps prend le transport du courrier. Ici, nous le déposons chez la supérieure qui voit ainsi nos relations.

Re P.S. Il semble bien que les lettres destinées aux p'tits copains ne soient pas souhaitées... Vous voilà tranquillisés! Maintenant, j'ai des devoirs qui m'attendent.

Table des matières

LA DÉCOUVERTE.....	7
LA SÉRÉNADE.....	25
COSTAÉRÈS.....	43
DAVID.....	65
DAME PATRONNESSE.....	81
LA RENCONTRE.....	89
L'ANKOU.....	119
LE DÉPART.....	145
ANNEXE.....	169
BIBLIOGRAPHIE.....	171